

Présentation par Stéphane Pesnel

Extraite de [La Marche de Radetzky](#), traduction Blanche Gidon, revue par Alain Huriot

7 août 1848. Pour la première fois retentissent à Vienne les accents joyeux et triomphaux de la *Marche de Radetzky*, que vient d'écrire Johann Strauss père afin de fêter l'écrasement de l'insurrection italienne en Lombardie-Vénétie et l'entrée dans Milan des troupes autrichiennes commandées par l'une des gloires militaires de l'empire, le maréchal octogénaire Johann Joseph Wenzel Radetzky von Radetz. À la fin de la même année, un jeune archiduc monte sur le trône impérial et entame, sous le nom de François-Joseph I^{er}, l'un des règnes les plus longs de l'histoire.

Que Joseph Roth ait choisi de placer son chef-d'œuvre sous les auspices de la célèbre marche ne relève ni du hasard, ni d'un quelconque folklore viennois. Symbole d'un empire encore capable de contenir les visées indépendantistes des peuples qui le composent, la *Marche de Radetzky* scande le récit du lent effondrement de la monarchie des Habsbourg comme si elle voulait en conjurer la menace par son rythme entraînant et la verdeur de ses timbres. Hélas, les clameurs discordantes des particularismes (hongrois notamment), l'*Internationale*, chant de ralliement de la classe ouvrière, ainsi que les mélodies frivoles de l'opérette viennoise finissent par recouvrir les fifres, les cymbales et les tambours de cette marche militaire que Roth surnommait la « *Marseillaise du conservatisme* ».

Il n'est pas innocent non plus que le roman de Roth, tout en prenant comme point de référence implicite les victoires du maréchal Radetzky, s'ouvre sur la défaite de Solferino en 1859, qui permet aux Italiens de reprendre la Lombardie. À partir de ce moment, l'histoire de l'empire ne sera plus qu'une succession quasiment ininterrompue d'échecs et de compromis, et la musique de Johann Strauss père un simple souvenir de la grandeur passée, auquel le sous-lieutenant Charles-Joseph von Trotta ne cessera de se raccrocher désespérément.

Roman historique retraçant l'inéluctable désagrégation de l'Autriche-Hongrie, *La Marche de Radetzky* est cependant avant tout le roman d'une famille. À l'exception notable de la bataille de Solferino, de l'attentat de Sarajevo et de la mort de François-Joseph I^{er}, qui fixent le cadre temporel du récit, Joseph Roth ne mentionne aucun repère historique et donne la priorité à la description du destin des Trotta ainsi qu'à l'évocation de provinces slaves de la Couronne comme la Moravie et la Galicie. Par contre-coup, chaque événement familial ou local – la mort du serviteur Jacques ou une grève ouvrière à la frontière austro-russe – prend une ampleur insoupçonnée. S'il veut parvenir à saisir la vérité d'une époque, le romancier se doit en effet selon Roth d'être un chroniqueur du quotidien, attentif aux existences modestes et dissimulées. Comme il l'écrit en 1932 lorsqu'il présente *La Marche de Radetzky* aux lecteurs de la *Frankfurter Zeitung*, « *la mission humble et noble qui incombe [à l'écrivain] consiste à glaner les destins privés que l'Histoire, aveugle et insouciant, à ce qu'il semble, laisse tomber sur son passage* ».

Claudio Magris a vu dans cette prédilection de Roth pour le monde du quotidien, des petites choses et des destinées anonymes une conception profondément judaïque de l'histoire et de la temporalité : « *Pour Roth, écrit-il, l'Histoire signifie dispersion, exil. Et dans l'exil, tout nouveau bouleversement ne peut signifier qu'un nouvel exode, une nouvelle dispersion, un nouveau pogrome.* » Méfiance fondamentale à l'encontre de l'histoire humaine qui apparaît clairement dans *Job. Roman d'un homme simple* ou *Tarabas*, mais qui sous-tend également toute *La Marche de Radetzky*. L'acte de bravoure de Joseph Trotta, qui sauve la vie à l'empereur sur le champ de bataille de Solferino, arrache irrémédiablement les Trotta à leurs origines paysannes slovènes. Dès lors, tout rêve d'un retour à ce hors-temps mythique et à cette harmonie de la Création que semble symboliser le village de Sipolje ne peut que se révéler illusoire. La faveur de Sa Majesté apostolique, impériale et royale, qui accorde aux Trotta une particule et sa constante protection, prend ainsi les traits d'une malédiction qui les maintient comme malgré eux dans la sphère historique.

Chacune à sa manière, les trois générations de la famille Trotta se définissent en réaction à l'histoire. Le héros de Solferino, conscient de l'écart qui s'est subitement creusé entre lui et ses ancêtres slovènes, s'indigne contre le travestissement épique de son geste dans un livre scolaire et n'aspire en fait qu'à sombrer dans l'oubli. Son fils, préfet en Moravie, se retranche dans les rituels qui rythment son existence et semblent assurer la permanence de l'empire. Nombreuses sont les

similitudes qui unissent ce serviteur de la monarchie, « *gardien de l'honneur, dépositaire du patrimoine* » et l'empereur François-Joseph : tous deux, en charge d'un héritage qu'ils ont pour fonction de préserver, ignorent les métamorphoses du monde qui les entoure et se murent dans leur solitude. Indifférent aux événements, le regard bleu porcelaine de l'empereur se perd dans des lointains infinis, tandis que le préfet, incrédule et terrifié, s'interdit de prendre au sérieux les prédictions du seul personnage véritablement lucide du roman, le comte Chojnicki. Charles-Joseph enfin, le dernier des Trotta, est incapable de comprendre que les signes de la splendeur impériale, comme la procession de la Fête-Dieu à laquelle il assiste à Vienne, coïncident de moins en moins avec la réalité. Bien que son grand-père ait lui-même dénoncé les vains mirages des hauts faits guerriers, Charles-Joseph s'obstine à rêver d'une mort glorieuse au son de la *Marche de Radetzky*. En refusant d'admettre que l'héroïsme et l'épopée sont devenus impossibles à ce stade du monde historique, il se condamne cependant à réitérer de manière parodique les actes de son aïeul, notamment lorsqu'il « sauve » le portrait de l'empereur dans une maison close. Le véritable héroïsme n'est plus celui du champ de bataille, mais l'aveuglement digne et stoïque de personnages qui continuent fidèlement d'entretenir la flamme d'un monde qu'ils savent condamné. Le préfet von Trotta s'inscrit à cet égard dans toute une thématique, chère à la littérature autrichienne, du renoncement à l'action, rappelant entre autres les protagonistes solitaires des nouvelles de Ferdinand von Saar, ou encore l'écrivain Franz Grillparzer tel que Roth l'a décrit dans un célèbre portrait.

En même temps, ce conservatisme et cet immobilisme apparaissent à l'échelle historique comme responsables de l'effondrement de la Double Monarchie : l'incapacité à régler la question des nationalités, le repli sur deux univers clos, l'armée et l'administration, ainsi que la méconnaissance de l'émergence de nouvelles composantes de la société comme la bourgeoisie d'affaires et le prolétariat en sont les manifestations les plus visibles. Mais le reproche fondamental de Roth, clairement formulé dans *La Crypte des capucins*, est d'une nature plus profonde encore : en accordant un rôle prépondérant à Vienne, sa capitale, au détriment des territoires périphériques qui constituaient son essence, l'empire des Habsbourg s'est coupé de l'incalculable vitalité du monde slave comme de la richesse religieuse du judaïsme d'Europe orientale, où il aurait pu puiser l'énergie qui lui faisait tant défaut. Les personnages de *La Marche de Radetzky* font eux-mêmes l'expérience de la perte d'une « intégrité » éthique et spirituelle originelle, ce dont témoigne le motif récurrent de l'affaiblissement, voire de l'effacement des signes de la tradition : le portrait du héros de Solferino se dérobe aux interrogations renouvelées de Charles-Joseph, et le docteur Demant, à la veille de son duel, ne perçoit plus qu'à la manière d'un écho lointain le *Shemah Israël* que récitait son grand-père.

Construction politique trop fragile pour résister à l'histoire, l'empire aura tout de même été une grande idée, et c'est précisément cette ambivalence que reflète l'attitude du narrateur de *La Marche de Radetzky*. Roth a toujours admiré le caractère supranational et même cosmopolite de la monarchie des Habsbourg, de même que sa pluralité culturelle, dans laquelle il voulait voir concrétisé l'idéal d'une coexistence harmonieuse du judaïsme et du catholicisme, du monde slave et du monde germanique. L'équilibre entre la diversité des régions, des peuples et des langues d'une part et l'unité du pouvoir d'autre part se manifeste dans ses romans par la présence, jusque dans les contrées les plus lointaines, de lieux et de personnages typiques : partout, dans le territoire de la Double Monarchie, on retrouve les mêmes gares, les mêmes monuments, les mêmes garçons de café et les mêmes serviteurs de l'empire...

L'inexorable progression de la barbarie hitlérienne a parfois amené Roth à idéaliser outre mesure l'Autriche-Hongrie de François-Joseph, particulièrement après l'*Anschluss*. Dans *La Marche de Radetzky* cependant, il est parvenu avec un talent incomparable à dresser, loin de toute glorification comme de toute accusation, l'inventaire mélancolique et nuancé d'un univers à jamais englouti, celui des mystérieux confins de l'empire, des provinces de la Couronne et de la Vienne impériale : « *Un cruel dessein de l'Histoire a détruit mon ancienne patrie, la monarchie austro-hongroise. Je l'ai aimée, cette patrie qui me permettait d'être tout à la fois un patriote et un citoyen du monde, un Autrichien et un Allemand au milieu de tous les peuples autrichiens. J'ai aimé les vertus et les qualités de cette patrie, et aujourd'hui encore, alors qu'elle est morte et disparue, je continue d'aimer ses défauts et ses faiblesses. Elle en avait beaucoup. Elle les a expiés par sa mort.* »

Paris, novembre 1994